

# LA MORALE ANARCHISTE

## LA LOI ET L'AUTORITÉ

PIERRE KROPOTKINE



Éditions l'Escalier





LA MORALE ANARCHISTE  
LA LOI ET L'AUTORITÉ

PIERRE KROPOTKINE





LA MORALE ANARCHISTE  
(1885)

I

L'histoire de la pensée humaine rappelle les oscillations du pendule, et ces oscillations durent déjà depuis des siècles. Après une longue période de sommeil arrive un moment de réveil. Alors la pensée s'affranchit des chaînes dont tous les intéressés — gouvernants, hommes de loi, clergé — l'avaient soigneusement entortillée. Elle les brise. Elle soumet à une critique sévère tout ce qu'on lui avait enseigné et met à nu le vide des préjugés religieux, politiques, légaux et sociaux, au sein desquels elle avait végété. Elle lance la recherche dans des voies inconnues, enrichit notre savoir de découvertes imprévues ; elle crée des sciences nouvelles.

Mais l'ennemi invétéré de la pensée — le gouvernant, l'homme de loi, le religieux — se relève bientôt de la défaite. Ils rassemblent peu à peu leurs forces disséminées ; ils rajeunissent leur foi et leurs codes en les adaptant à quelques besoins nouveaux. Et profitant de ce servilisme du caractère et de la pensée qu'ils avaient si bien cultivé eux-mêmes, profitant de la désorganisation momentanée de la société, exploitant le besoin de repos des uns, la soif de s'enrichir des autres, les espérances trompées des troisièmes — surtout les espérances trompées — ils se remettent doucement à leur œuvre en s'emparant d'abord de l'enfance par l'éducation.

L'esprit de l'enfant est faible, il est si facile de le soumettre par la terreur ; c'est ce qu'ils font. Ils le rendent craintif, et alors ils lui parlent des tourments de l'enfer ; ils font miroiter devant lui les souffrances de l'âme damnée, la vengeance d'un dieu implacable. Un moment après, ils lui parleront des horreurs de la révolution, ils exploiteront un excès des révolutionnaires pour faire de l'enfant « un ami de l'ordre ». Le religieux l'habitue à l'idée de loi pour le faire mieux obéir à ce qu'il appellera la loi divine, et l'avocat lui parlera de loi divine pour le faire mieux obéir à la loi du code. Et la pensée de la génération suivante prendra ce pli religieux, ce pli autoritaire et servile en même temps — autorité et servilisme marchent toujours la main dans la main — cette habitude de sou-

mission que nous ne connaissons que trop chez nos contemporains. Pendant ces périodes de sommeil, on discute rarement les questions de morale. Les pratiques religieuses, l'hypocrisie judiciaire en tiennent lieu. On ne critique pas, on se laisse mener par l'habitude, par l'indifférence. On ne se passionne ni pour ni contre la morale établie. On fait ce que l'on peut pour accommoder extérieurement ses actes à ce que l'on dit professer. Et le niveau moral de la société tombe de plus en plus. On arrive à la morale des Romains de la décadence, de l'ancien régime, de la fin du régime bourgeois. Tout ce qu'il y avait de bon, de grand, de généreux, d'indépendant chez l'homme s'érousse peu à peu, se rouille comme un couteau resté sans usage. Le mensonge devient vertu ; la platitude, un devoir. S'enrichir, jouir du moment, épuiser son intelligence, son ardeur, son énergie, n'importe comment, devient le mot d'ordre des classes aisées, aussi bien que de la multitude des gens pauvres dont l'idéal est de paraître bourgeois. Alors la dépravation des gouvernants — du juge, du clergé et des classes plus ou moins aisées — devient si révoltante que l'autre oscillation du pendule commence.

La jeunesse s'affranchit peu à peu, elle jette les préjugés par-dessus bord, la critique revient. La pensée se réveille, chez quelques-uns d'abord ; mais insensiblement le réveil gagne le grand nombre. La poussée se fait, la révolution surgit.

Et chaque fois, la question de la morale revient sur le tapis. « Pourquoi suivrais-je les principes de cette morale hypocrite ? », se demande le cerveau qui s'affranchit des terreurs religieuses. « Pourquoi n'importe quelle morale serait-elle obligatoire ? »

On cherche alors à se rendre compte de ce sentiment moral que l'on rencontre à chaque pas, sans l'avoir encore expliqué, et que l'on n'expliquera jamais tant qu'on le croira un privilège de la nature humaine, tant qu'on ne descendra pas jusqu'aux animaux, aux plantes, aux rochers pour le comprendre. On cherche cependant à se l'expliquer selon la science du moment.

Et, faut-il le dire ? Plus on sape les bases de la morale établie, ou plutôt de l'hypocrisie qui en tient lieu, plus le niveau moral se relève dans la société. C'est à ces époques surtout, précisément quand on le critique et le nie, que le sentiment moral fait les progrès les plus rapides ; c'est alors qu'il croit, s'élève, se raffine.

On l'a vu au XVIIIe siècle. Dès 1723, Mandeville, l'auteur anonyme qui scandalisa l'Angleterre par sa « Fable des Abeilles » et les com-

mentaires qu'il y ajouta, attaquait en face l'hypocrisie sociale connue sous le nom de morale. Il montrait comment les coutumes soi-disant morales ne sont qu'un masque hypocrite ; comment les passions, que l'on croit maîtriser par le code de morale courante, prennent au contraire une direction d'autant plus mauvaise, à cause des restrictions mêmes de ce code. Comme Fourier le fit plus tard, il demandait place libre aux passions, sans quoi elles dégénèrent en autant de vices ; et payant en cela un tribut au manque de connaissances zoologiques de son temps, c'est-à-dire oubliant la morale des animaux, il expliquait l'origine des idées morales de l'humanité par la flatterie intéressée des parents et des classes dirigeantes. On connaît la critique vigoureuse des idées morales faite plus tard par les philosophes écossais et les encyclopédistes. On connaît les anarchistes de 1793 et l'on sait chez qui l'on trouve le plus haut développement du sentiment moral : chez les légistes, les patriotes, les jacobins qui chantaient l'obligation et la sanction morale par l'être suprême, ou chez les athéistes hébertistes qui niaient, comme l'a fait récemment Guyau, et l'obligation et la sanction de la morale.

— « Pourquoi serais-je moral ? » Voilà, donc la question que se posèrent les rationalistes du XII<sup>e</sup> siècle, les philosophes du XVI<sup>e</sup> siècle, les philosophes et les révolutionnaires du XVIII<sup>e</sup> siècle. Plus tard, cette question revint de nouveau chez les utilitariens anglais (Bentham et Mill), chez les matérialistes allemands tels que Büchner, chez les nihilistes russes des années 1860-70, chez ce jeune fondateur de l'éthique anarchiste (la science de la morale des sociétés) — Guyau — mort malheureusement trop tôt ; voilà, enfin, la question que se posent en ce moment les jeunes anarchistes français.

Pourquoi, en effet ?

Il y a trente ans, cette même question passionna la jeunesse russe. — « Je serai immoral », venait dire un jeune nihiliste à son ami, traduisant en un acte quelconque les pensées qui le tourmentaient. — « Je serai Immoral, et pourquoi ne le serais-je pas ? » — « Parce que la Bible le veut ? Mais la Bible n'est qu'une collection de traditions babyloniennes et judaïques — traditions collectionnées comme le furent les chants d'Homère ou comme on le fait encore, pour les chants basques ou les légendes mongoles ! Dois-je donc revenir à l'état d'esprit des peuples à demi barbares de l'Orient ? « Le serai-je parce que Kant me parle d'un catégorique impératif,

d'un ordre mystérieux qui me vient du fond de moi-même et qui m'ordonne d'être moral? Mais pourquoi ce « catégorique impératif? » aurait-il plus de droits sur mes actes que cet autre impératif, qui de temps en temps, me donnera l'ordre de me soûlez? Un mot, rien qu'un mot, tout comme celui de Providence ou de Destin, inventé pour couvrir notre ignorance!

— « Ou bien serai-je moral pour faire plaisir à Bentham qui veut me faire croire que je serai plus heureux si je me noie pour sauver un passant tombé dans la rivière que si je le regarde se noyer?

— « Ou bien encore parce que mon éducation est telle? Parce que ma mère m'a enseigné la morale? Mais alors, devrai-je aussi m'agenouiller devant la peinture d'un christ ou d'une madone, respecter le roi ou l'empereur, m'incliner devant le juge que je sais être un coquin, parce que ma mère, nos mères à nous tous, très bonnes, mais très ignorantes, nous ont enseigné un tas de bêtises?

« Préjugés, comme tout le reste, je travaillerai à m'en défaire. S'il me répugne d'être immoral, je me forcerai de l'être, comme, adolescent, je me forçais à ne pas craindre l'obscurité, le cimetière, les fantômes et les morts, dont on m'avait inspiré la crainte. Je le ferai pour briser une arme exploitée par les religions : je le ferai, ne serait-ce que pour protester contre l'hypocrisie que l'on prétend nous imposer au nom d'un mot, auquel on a donné le nom de moralité. »

Voilà le raisonnement que la jeunesse russe se faisait au moment où elle rompait avec les préjugés du vieux monde et arborait ce drapeau du nihilisme, ou plutôt de la philosophie anarchiste : « Ne se courber devant aucune autorité, si respectée qu'elle soit ; n'accepter aucun principe, tant qu'il n'est pas établi par la raison. »

Faut-il ajouter qu'après avoir jeté au panier l'enseignement moral de leurs pères et brûlé tous les systèmes de morale, la jeunesse nihiliste a développé dans son sein un noyau de coutumes morales, infiniment supérieures à tout ce que leurs pères n'avaient jamais pratiqué sous la tutelle de l'Évangile, de la « conscience », du « catégorique impératif » ou de « l'intérêt bien compris » des utilitaires. Mais avant de répondre à cette question : « Pourquoi serai-je moral? » Voyons d'abord si la question même est bien posée; analysons les motifs des actes humains.

## II

Lorsque nos aïeux voulaient se rendre compte de ce qui pousse l'homme à agir d'une façon ou d'une autre, ils y arrivaient d'une façon bien simple. On peut voir jusqu'à présent des images catholiques qui représentent leur explication. Un homme marche à travers champs et, sans s'en douter le moins du monde, il porte un ange sur son épaule gauche et un ange sur son épaule droite. Le diable le pousse à faire le mal, l'ange cherche à l'en retenir. Et si l'ange a eu le dessus, et l'homme est resté vertueux, trois autres anges s'emparent de lui et l'emportent vers les cieux. Tout s'explique ainsi à merveille.

Nos vieilles bonnes d'enfants, bien renseignés sur ce chapitre, vous diront qu'il ne faut jamais mettre un enfant au lit sans déboutonner le col de sa chemise. Il faut laisser ouverte, à la base du cou, une place bien chaude, où l'ange gardien puisse se capitonner. Sans cela, le diable tourmenterait l'enfant jusque dans son sommeil.

Ces conceptions naïves s'en vont. Mais si les vieux mots disparaissent, l'essence reste toujours la même.

La gent éduquée ne croit plus au diable; mais comme nos idées ne sont pas plus rationnelles que celles de nos bonnes d'enfants, elle déguise le diable et l'ange sous un verbiage scolastique, honoré du nom de philosophie. Au lieu de « diable », on dira aujourd'hui « la chair, les passions ». « L'ange » sera remplacé par les mots « conscience, ou âme », « reflet de la pensée d'un Dieu créateur » ou du « grand architecte » comme disent les francs-maçons. Mais les actes de l'homme sont toujours représentés comme le résultat d'une lutte entre deux éléments hostiles. Et toujours, l'homme est considéré d'autant plus vertueux que l'un de ces deux éléments — l'âme ou la conscience — aura remporté plus de victoires sur l'autre élément — la chair ou les passions.

On comprend facilement l'étonnement de nos grands-pères lorsque les philosophes anglais, et plus tard les encyclopédistes, vinrent affirmer, contrairement à ces conceptions primitives, que le diable et l'ange n'ont rien à voir dans ces actions humaines, mais que toutes les actions de l'homme, bonnes ou mauvaises, utiles ou nuisibles, dérivent d'un seul motif : la recherche du plaisir.

Toute la confrérie religieuse et surtout la tribu nombreuse des pharisiens, cria à l'immoralité. On couvrit les penseurs d'invectives, on les excommunia. Et lorsque plus tard, dans le courant de notre siècle, les mêmes idées furent reprises par Bentham, John Stuart Mill, Tchernychevsky, et tant d'autres, et que ces penseurs vinrent affirmer et prouver que l'égoïsme, ou la recherche du plaisir, est le vrai motif de toutes nos actions, les malédictions redoublèrent : on fit contre leurs livres la conspiration du silence, on les traita d'auteurs ignares.

Et cependant, que peut-il y avoir de plus vrai que cette affirmation ? Voilà un homme qui enlève le dernier morceau de pain à l'enfant. Tout le monde s'accorde à dire qu'il est un affreux égoïste, qu'il est guidé exclusivement par l'amour de soi-même.

Mais voici un autre homme, que l'on s'accorde à reconnaître vertueux. Il partage son dernier morceau de pain avec celui qui a faim, il ôte son vêtement pour le donner à celui qui a froid. Et les moralistes, parlant toujours le jargon religieux, s'empressent de dire que cet homme pousse l'amour du prochain jusqu'à l'abnégation de soi-même, qu'il obéit à une passion tout autre que celle de l'égoïste.

Et cependant, en y réfléchissant un peu, on découvre bien vite que, si différentes que soient les deux actions comme résultat pour l'humanité, le mobile a toujours été le même. C'est la recherche du plaisir.

Si l'homme qui donne sa dernière chemise n'y trouvait pas de plaisir, il ne le ferait pas. S'il trouvait plaisir à enlever le pain à l'enfant, il le ferait ; mais cela lui répugne, il trouve plaisir à donner son pain ; et il le donne.

S'il n'y avait pas inconvénient à créer de la confusion, en employant des mots qui ont une signification établie pour leur donner un sens nouveau, on dirait que l'un et l'autre agissent sous l'impulsion de leur égoïsme. D'aucun l'on dit réellement, afin de mieux faire ressortir la pensée, de préciser l'idée en la présentant sous une forme qui frappe l'imagination — et de détruire en même temps la légende qui consiste à dire que ces deux actes ont deux motifs différents. Ils ont le même motif de recherche de plaisir, ou bien d'éviter une peine, ce qui revient au même.

Prenez le dernier des coquins : un Thiers, qui massacre trente-cinq mille Parisiens ; prenez l'assassin qui égorge toute une famille pour se vautrer dans la débauche. Ils le font parce que, en ce moment, le désir de gloire, ou bien celui de l'argent priment chez eux sur tous les autres désirs : la pitié, la compassion même, sont éteintes en ce moment par cet autre désir, cette autre soif. Ils agissent presque en automates, pour satisfaire un besoin de leur nature.

Ou bien, laissant de côté les fortes passions, prenez l'homme petit, qui trompe ses amis, qui ment à chaque pas, soit pour soutirer à quelqu'un la valeur d'une chope, soit par vantardise, soit par ruse. Prenez le bourgeois qui vole sou à sou ses ouvriers pour acheter une parure à sa femme ou à sa maîtresse. Prenez n'importe quel petit coquin. Celui-là encore ne fait qu'obéir à un penchant ; il cherche la satisfaction d'un besoin, il cherche à éviter ce qui, pour lui, serait une peine.

On a presque honte de comparer ce petit coquin à quelqu'un qui sacrifie toute son existence pour la libération des opprimés, et monte à l'échafaud, comme une nihiliste russe, tant les résultats de ces deux existences sont différents pour l'humanité ; tant nous nous sentons attirés vers l'une et repoussés par l'autre.,

Et cependant, si vous parliez à ce martyr, à la femme que l'on va pendre, lors même qu'elle va monter à l'échafaud, elle vous dirait qu'elle ne donnerait ni sa vie de bête traquée par les chiens du tsar, ni sa mort, en échange de la vie du petit coquin qui vit de sous volés aux travailleurs. Dans son existence, dans la lutte contre les monstres puissants, elle trouve ses plus hautes jouissances. Tout le reste, en dehors de cette lutte ; toutes les petites joies du bourgeois et ses petites misères lui semblent si mesquines, si ennuyeuses, si tristes ! — « Vous ne vivez pas, vous végétez, répondrait-elle ; moi, j'ai vécu ! »

Nous parlons évidemment des actes réfléchis, conscients de l'homme, en nous réservant de parler plus tard de cette immense série d'actes inconscients, presque machinaux, qui remplissent une part si immense de notre vie. Eh bien ! Dans ses actes conscients ou réfléchis, l'homme recherche toujours ce qui lui fait plaisir. Un tel se soûle et se réduit chaque jour à l'état de brute, parce qu'il cherche dans le vin l'excitation nerveuse qu'il ne trouve pas dans

son système nerveux. Tel autre ne se soûle pas, il renonce au vin, lors même qu'il y trouve plaisir, pour conserver la fraîcheur de la pensée et la plénitude de ses forces, afin de goûter d'autres plaisirs qu'il préfère à ceux du vin. Mais, que fait-il, sinon agir comme le gourmet qui, après avoir parcouru le menu d'un grand dîner, renonce à un plat qu'il aime cependant pour se gorger d'un autre plat qu'il lui préfère ?

Lorsqu'une femme se prive du dernier morceau de pain pour le donner au premier venu, lorsqu'elle ôte sa dernière loque pour en couvrir une autre femme qui a froid et grelotte elle-même sur le pont du navire, elle le fait parce qu'elle souffrirait infiniment plus de voir un homme qui a faim ou une femme qui a froid, que de grelotter elle-même ou de souffrir elle-même de la faim. Elle évite une peine, dont ceux seuls qui l'ont sentie eux-mêmes peuvent apprécier l'intensité.

Quand cet Australien, cité par Guyau, dépérit à l'idée qu'il n'a pas encore vengé la mort de son parent ; quand il s'étiole, rongé par la conscience de sa lâcheté, et ne revient à la vie qu'après avoir accompli l'acte de vengeance, il fait un acte, parfois héroïque, pour se débarrasser d'un sentiment qui l'obsède, pour reconquérir la paix intérieure qui est le suprême plaisir.

Quand une troupe de singes a vu l'un des siens tomber sous la balle du chasseur, et vient assiéger sa tente pour lui réclamer le cadavre malgré les menaces du fusil ; lorsque enfin le vieux de la bande entre carrément, menace d'abord le chasseur, le supplie ensuite et le force enfin par ses lamentations à lui restituer le cadavre et que la troupe l'emporte avec gémissements dans la forêt, les singes obéissent à un sentiment de condoléance plus fort que toutes les considérations de sécurité personnelle. Ce sentiment prime en eux tous les autres. La vie même perd pour eux ses attraits, tant qu'ils ne se sont pas assurés qu'ils ne peuvent plus ramener leur camarade à la vie. Ce sentiment devient si oppressif que les pauvres bêtes risquent tout pour s'en débarrasser.

Lorsque les fourmis se jettent par milliers dans les flammes d'une fourmilière que cette bête méchante, l'homme, a allumée, et périssent par centaines pour sauver leurs larves, elles obéissent encore à un besoin, celui de sauver leur progéniture. Elles risquent tout pour avoir le plaisir d'emporter ces larves qu'elles ont élevées avec plus de soins que mainte bourgeoise n'a élevé ses enfants.

Enfin, lorsqu'un infusoire évite un rayon trop fort de chaleur et va rechercher un rayon tiède, ou lorsqu'une plante tourne ses fleurs vers le soleil, ou referme ses feuilles à l'approche de la nuit, ces êtres obéissent encore au besoin d'éviter la peine et de rechercher le plaisir, tout comme la fourmi, le singe, l'Australien, le martyr chrétien ou le martyr anarchiste.

Rechercher le plaisir, éviter la peine, c'est le fait général (d'autres diraient la loi) du monde organique. C'est l'essence même de la vie. Sans cette recherche de l'agréable, la vie même serait impossible. L'organisme se désagrègerait, la vie cesserait.

Ainsi, quelle que soit l'action de l'homme, quelle que soit sa ligne de conduite, il le fait toujours pour obéir à un besoin de sa nature. L'acte le plus répugnant, comme l'acte indifférent ou le plus attrayant, sont tous également dictés par un besoin de l'individu. En agissant d'une manière ou d'une autre, l'individu agit ainsi parce qu'il y trouve un plaisir, parce qu'il évite de cette manière, ou croit éviter, une peine.

Voilà un fait parfaitement établi; voilà l'essence de ce que l'on a appelé la théorie de l'égoïsme.

Eh bien, sommes-nous plus avancés après être arrivés à cette conclusion générale?

— Oui, certes, nous le sommes. Nous avons conquis une vérité et détruit un préjugé qui est à la racine de tous les préjugés. Toute la philosophie matérialiste, dans ces rapports avec l'homme, est dans cette conclusion. Mais s'ensuit-il que tous les actes de l'individu soient indifférents, ainsi qu'on s'est empressé d'en conclure? C'est ce que nous allons voir.

### III

Nous avons vu que les actions de l'homme, réfléchies ou conscientes, — plus tard nous parlerons des habitudes inconscientes — ont toutes la même origine. Celles que l'on appelle vertueuses et celles que l'on dénomme vicieuses, les grands dévoue-

ments comme les petites escroqueries, les actes attrayants aussi bien que les actes répulsifs dérivent tous de la même source. Tous sont faits pour répondre à un besoin de la nature de l'individu. Tous ont pour but la recherche du plaisir, le désir d'éviter une peine. Nous l'avons vu dans le chapitre précédent qui n'est qu'un résumé très succinct d'une masse de faits qui pourraient être cités à l'appui. On comprend que cette explication fasse pousser des cris à ceux qui sont encore imbus de principes religieux. Elle ne laisse pas de place au surnaturel; elle abandonne l'idée de l'âme immortelle. Si l'homme n'agit toujours qu'en obéissant aux besoins de sa nature, s'il n'est, pour ainsi dire qu'un « automate conscient », que devient l'âme immortelle, que devient l'immortalité, ce dernier refuge de ceux qui n'ont connu que peu de plaisir et trop de souffrances et qui rêvent de trouver une compensation dans l'autre monde? On comprend que, grandis dans les préjugés, peu confiants dans la science qui les a si souvent trompés, guidés par le sentiment plutôt que par la pensée, ils repoussent une explication qui leur ôte le dernier espoir.

Mais que dire de ces révolutionnaires qui, depuis le siècle passé jusqu'à nos jours, chaque fois qu'ils entendent pour la première fois une explication naturelle des actions humaines (la théorie de l'égoïsme, si l'on veut) s'empressent d'en tirer la même conclusion que le jeune nihiliste dont nous parlions au début et qui s'empresse de crier : « A bas la morale! »

Que dire de ceux qui, après s'être persuadés que l'homme n'agit d'une manière ou d'une autre que pour répondre à un besoin de sa nature, s'empressent d'en conclure que tous les actes sont indifférents; qu'il n'y a plus de bien ou de mal; que sauver, au risque de sa vie, un homme qui se noie ou le noyer pour s'emparer de sa montre, sont deux actes qui se valent; que le martyr mourant sur l'échafaud pour avoir travaillé à affranchir l'humanité et le petit coquin volant ses camarades se valent l'un et l'autre, puisque tous les deux cherchent à se procurer un plaisir?

Si encore ils ajoutaient qu'il ne doit y avoir ni bonne ni mauvaise odeur; ni parfum de la rose, ni puanteur de l'assa-fœtida, parce que l'un et l'autre ne sont que des vibrations de molécules; qu'il n'y a ni bon ni mauvais goût parce que l'amertume de la quinine et la douceur d'une goyave ne sont encore que des vibrations moléculaires; qu'il n'y a ni beauté ni laideur physique, ni intelligence

ni imbécillité, parce que beauté et laideur, intelligence ou imbécillité ne sont encore que des résultats de vibrations chimiques et physiques s'opérant dans les cellules de l'organisme; s'ils ajoutaient cela, on pourrait encore dire qu'ils radotent, mais qu'ils ont, au moins, la logique du fou.

Mais, puisqu'ils ne le disent pas, que pouvons-nous en conclure?

Notre réponse est simple. Mandeville qui raisonnait de cette façon en 1723 dans la « Fable des Abeilles », le nihiliste russe des années 1860-70, tel anarchiste parisien de nos jours, raisonnent ainsi parce que, sans s'en rendre compte, ils restent toujours embourbés dans les préjugés de leur éducation chrétienne. Si athéistes, si matérialistes ou si anarchistes qu'ils se croient, ils raisonnent exactement comme raisonnaient les pères de l'Église ou les fondateurs du bouddhisme.

Ces bons vieux nous disaient en effet : « L'acte sera bon s'il représente une victoire de l'âme sur la chair ; il sera mauvais si c'est la chair qui a pris le dessus sur l'âme ; il sera indifférent si ce n'est ni l'un ni l'autre. Il n'y a que cela pour juger si l'acte est bon ou mauvais ». Et nos jeunes amis de répéter après les pères chrétiens et bouddhistes : « Il n'y a que cela pour juger si l'acte est bon ou mauvais. »

Les pères de l'Église disaient : « Voyez les bêtes, elles n'ont pas d'âme immortelle; leurs actes sont simplement faits pour répondre à un des besoins de leur nature; c'est pourquoi il ne peut y avoir chez les bêtes ni bons ni mauvais actes; tous sont indifférents; et c'est pourquoi il n'y aura pour les bêtes ni paradis ni enfer — ni récompense, ni châtement ». Et nos jeunes amis de reprendre de refrain de Saint-Augustin et de Saint Sâkyamuni et de dire : « L'homme n'est qu'une bête, ses actes sont simplement faits pour répondre à un besoin de sa nature; c'est pourquoi il ne peut y avoir pour l'homme ni bons ni mauvais actes. Ils sont tous indifférents ».

C'est toujours cette maudite idée de punition et de châtement qui se met en travers de la raison; c'est toujours cet héritage absurde de l'enseignement religieux professant qu'un acte est bon s'il vient d'une inspiration surnaturelle et indifférent si l'origine surnaturelle lui manque. C'est encore et toujours, chez ceux mêmes qui en rient le plus fort, l'idée de l'ange sur l'épaule droite et du diable

sur l'épaule gauche. « Chassez le diable et l'ange et je ne saurais plus vous dire si tel acte est bon ou mauvais, car je ne connais pas d'autre raison pour le juger ».

Le curé est toujours là avec son diable et son ange et tout le vernis matérialiste ne suffit pas pour le cacher. Et, ce qui est pire encore, le juge, avec ses distributions de fouet aux uns et ses récompenses civiques pour les autres, est toujours là, et les principes mêmes de l'anarchie ne suffisent pas pour déraciner l'idée de punition et de récompense.

Eh bien, nous ne voulons ni du curé ni du juge. Et nous disons simplement : « L'assa-foetida pue, le serpent me mord, le menteur me trompe ? La plante, le reptile et l'homme, tous trois, obéissent à un besoin de la nature. Soit ! Eh bien, moi, j'obéis aussi à un besoin de ma nature en haïssant la plante qui pue, la bête qui tue par son venin et l'homme qui est encore plus venimeux que la bête. Et j'agirai en conséquence, sans m'adresser pour cela ni au diable, que je ne connais d'ailleurs pas, ni au juge que je déteste bien plus encore que le serpent. Moi, et tous ceux qui partagent mes antipathies, nous obéissons aussi à un besoin de notre nature. Et nous verrons lequel des deux a pour lui la raison et, partant, la force. » C'est ce que nous allons voir, et par cela même nous verrons que si les Saint-Augustin n'avaient pas d'autre base pour distinguer entre le bien et le mal, le monde animal en a une autre bien plus efficace. Le monde animal en général, depuis l'insecte jusqu'à l'homme, sait parfaitement ce qui est bien et ce qui est mal, sans consulter pour cela ni la bible ni la philosophie. Et s'il en est ainsi, la cause en est encore dans les besoins de leur nature : dans la préservation de la race et, partant, dans la plus grande somme possible de bonheur pour chaque individu.

#### IV

Pour distinguer entre ce qui est bien et ce qui est mal, les théologiens mosaïques, bouddhistes, chrétiens et musulmans avaient recours à l'inspiration divine. Ils voyaient que l'homme, qu'il soit sauvage ou civilisé, illettré ou savant, pervers ou bon et honnête, sait toujours s'il agit bien ou s'il agit mal, et le sait surtout quand

il agit mal ; mais, ne trouvant pas d'explication à ce fait général, ils y ont vu une inspiration divine. Les philosophes métaphysiciens nous ont parlé à leur tour de conscience, d'impératif mystique, ce qui d'ailleurs n'était qu'un changement de mots.

Mais ni les uns, ni les autres n'ont su constater ce fait si simple et si frappant que les animaux vivants en sociétés savent aussi distinguer entre le bien et le mal tout à fait comme l'homme. Et, ce qui est plus, que leurs conceptions sur le bien et le mal sont absolument du même genre que celles de l'homme. Chez les représentants les mieux développés de chaque classe séparée — poissons, insectes, oiseaux, mammifères — elles sont même identiques.

Les penseurs du dix-huitième siècle l'avaient bien remarqué mais on l'a oublié depuis, et c'est à nous qu'il revient maintenant de faire ressortir toute l'importance de ce fait.

Forel, cet observateur inimitable des fourmis, a démontré par une masse d'observations et de faits, que lorsqu'une fourmi, qui a bien rempli de miel son jabot, rencontre d'autres fourmis au ventre vide, celles-ci lui demandent immédiatement à manger. Et parmi ces petits insectes, c'est un devoir pour la fourmi rassasiée de dégorger le miel afin que les amis qui ont faim puissent s'en rassasier à leur tour. Demandez aux fourmis s'il serait bien de refuser la nourriture aux autres fourmis de la même fourmilière quand on a eu sa part ? Elles vous répondront, par des actes qu'il est impossible de ne pas comprendre, que ce serait très mal. Une fourmi aussi égoïste serait traitée plus durement que des ennemis d'une autre espèce. Si cela arrivait pendant un combat entre deux espèces différentes, on abandonnerait la lutte pour s'acharner contre cette égoïste. Ce fait est démontré par des expériences qui ne laissent aucun doute. Ou bien, demandez aux moineaux qui habitent votre jardin s'il est bien de ne pas avertir toute la petite société que vous avez jeté quelques miettes de pain dans le jardin, afin que tous puissent participer au repas. Demandez-leur si tel friquet a bien agi en volant au nid de son voisin les brins de paille que celui-ci avait ramassés et que le pillard ne veut pas se donner la peine de ramasser lui-même. Et les moineaux vous répondront que c'est très mal, en se jetant tous sur le voleur et en le poursuivant à coups de bec.

Demandez encore aux marmottes si c'est bien de refuser l'accès de son magasin souterrain aux autres marmottes de la même colonie,

et elles vous répondront que c'est très mal, en faisant toute sorte de chicanes à l'avare.

Demandez enfin à l'homme primitif, au Tchouktche, par exemple, si c'est bien de prendre à manger dans la tente d'un des membres de la tribu en son absence. Et il vous répondra que si l'homme pouvait lui-même se procurer sa nourriture, c'eût été très mal. Mais s'il était fatigué ou dans le besoin, il devait prendre la nourriture là où il la trouvait; mais que, dans ce cas, il eût bien fait de laisser son bonnet ou son couteau ou bien même un bout de ficelle avec un nœud, afin que le chasseur absent puisse savoir en rentrant qu'il a eu la visite d'un ami et non d'un maraudeur. Cette précaution lui eût évité les soucis que lui donnerait la présence possible d'un maraudeur aux environs de sa tente.

Des milliers de faits semblables pourraient être cités; des livres entiers pourraient être écrits pour montrer combien les conceptions du bien et du mal sont identiques chez l'homme et chez les animaux.

La fourmi, l'oiseau, la marmotte et le Tchouktche sauvage n'ont lu ni Kant ni les Saints-Pères, ni même Moïse. Et cependant, tous ont la même idée du bien et du mal. Et si vous réfléchissez un moment sur ce qu'il y a au fond de cette idée, vous verrez sur le champ que ce qui est réputé bon chez les fourmis, les marmottes et les moralistes chrétiens ou athées, c'est ce qui est utile pour la préservation de la race — et ce qui est réputé mauvais, c'est ce qui lui est nuisible. Non pas pour l'individu, comme disaient Bentham et Mill, mais bel et bien pour la race entière.

L'idée du bien et du mal n'a ainsi rien à voir avec la religion ou la conscience mystérieuse : c'est un besoin naturel des races animales. Et quand les fondateurs des religions, les philosophes et les moralistes nous parlent d'entités divines ou métaphysiques, ils ne font que ressasser ce que chaque fourmi, chaque moineau pratiquent dans leurs petites sociétés.

Est-ce utile à la société? Alors c'est bon. Est-ce nuisible? Alors c'est mauvais.

Cette idée peut être très rétrécie chez les animaux inférieurs, ou bien elle s'élargit chez les animaux les plus avancés, mais son essence reste toujours la même.

Chez les fourmis, elle ne sort pas de la fourmilière. Toutes les coutumes sociables, toutes les règles de bienséance ne sont applicables qu'aux individus de la même fourmilière. Il faut dégorger la nourriture aux membres de la fourmilière — jamais aux autres. Une fourmilière ne fera pas une seule famille avec une autre fourmilière, à moins de circonstances exceptionnelles, telle que la détresse commune à toutes les deux. De même les moineaux du Luxembourg, tout en se supportant mutuellement d'une manière frappante, feront une guerre acharnée à un moineau du square Monge qui oserait s'aventurer au Luxembourg. Et le Tchouktche considérera un Tchouktche d'une autre tribu comme un personnage auquel les usages de la tribu ne s'appliquent pas. Il est même permis de lui vendre (vendre, c'est toujours plus ou moins voler l'acheteur : sur les deux, il y en a toujours un de dupé), tandis que ce serait un crime de vendre aux membres de sa tribu à ceux-ci on donne sans jamais compter. Et l'homme civilisé, comprenant enfin les rapports intimes, quoiqu'imperceptibles au premier coup d'œil, entre lui et le dernier des Papouas, étendra ses principes de solidarité sur toute l'espèce humaine et même sur les animaux. L'idée s'élargit, mais le fond reste toujours le même.

D'autre part, la conception du bien ou du mal varie selon le degré d'intelligence ou de connaissances acquises. Elle n'a rien d'immuable.

L'homme primitif pouvait trouver très bon, c'est-à-dire très utile à la race, de manger ses vieux parents quand ils devenaient une charge (très lourde au fond) pour la communauté. Il pouvait aussi trouver bon — c'est-à-dire toujours utile à la communauté — de tuer ses enfants nouveau-nés et de n'en garder que deux ou trois par famille afin que la mère pût les allaiter jusqu'à l'âge de trois ans et leur prodiguer sa tendresse.

Aujourd'hui, les idées ont changé; mais les moyens de subsistance ne sont plus ce qu'ils étaient dans l'âge de pierre. L'homme civilisé n'est pas dans la position de la famille sauvage qui avait à choisir entre deux maux : ou bien manger les vieux parents, ou bien se nourrir tous insuffisamment et bientôt se trouver réduits à ne plus pouvoir nourrir ni les vieux parents ni la jeune famille. Il faut bien se transporter dans ces âges que nous pouvons à peine évoquer dans notre esprit, pour comprendre que, dans les circonstances d'alors, l'homme demi-sauvage pouvait raisonner assez juste.

Les raisonnements peuvent changer. L'appréciation de ce qui est utile ou nuisible à la race change, mais le fond reste immuable. Et si l'on voulait mettre toute cette philosophie du règne animal en une seule phrase, on verrait que fourmis, oiseaux, marmottes et hommes sont d'accord sur un point.

Les chrétiens disaient : « Ne fais pas aux autres ce que tu ne veux pas qu'on te fasse à toi ». Et ils ajoutaient : « Sinon, tu seras expédié dans l'enfer ! »

La moralité qui se dégage de l'observation de tout l'ensemble du règne animal, supérieure de beaucoup à la précédente, peut se résumer ainsi : « Fais aux autres ce que tu voudrais qu'ils te fassent dans les mêmes circonstances. »

Et elle ajoute :

« Remarque bien que ce n'est qu'un conseil ; mais ce conseil est le fruit d'une longue expérience de la vie des animaux en sociétés et chez l'immense masse des animaux vivants en sociétés, l'homme y compris, agir selon ce principe est passé à l'état d'habitude. Sans cela, d'ailleurs, aucune société ne pourrait exister, aucune race ne pourrait vaincre les obstacles naturels contre lesquels elle a à lutter. » Ce principe si simple est-il bien ce qui se dégage de l'observation des animaux sociables et des sociétés humaines ? Est-il applicable ? Et comment ce principe passe-t-il à l'état d'habitude et se développe toujours ?

C'est ce que nous allons voir maintenant...

## V

L'idée du bien et du mal existe dans l'humanité. L'homme, quelque degré de développement intellectuel qu'il ait atteint, quelque obscurcies que soient ses idées par les préjugés et l'intérêt personnel, considère généralement comme bon ce qui est utile à la société dans laquelle il vit, et comme mauvais ce qui lui est nuisible.

Mais d'où vient cette conception, très souvent si vague qu'à peine pourrait-on la distinguer d'un sentiment ? Voilà des millions et des millions d'êtres humains qui jamais n'ont réfléchi à l'espèce humaine. Ils n'en connaissent, pour la plupart, que le clan ou la



## TABLE DES MATIÈRES

La Morale Anarchiste .....	5
La Loi et l'Autorité .....	47

- Imprimé sur les presses des Éditions l'Escalier -

Papier de couverture : Awagami Bamboo 170 g.

Papier pages intérieures : Bouffant Olin Bulk 80 g.

Police : Goudy Old Style dans ses trois fontes principales.

Impression numérique laser pour les pages intérieures et jet d'encre pour la couverture.

Dos carré collé.

Dépôt légal : février 2019